

Paraíso Production, Dschoint Ventschr Filmproduktion et Eklektik Productions
présentent

GOLSHIFTEH FARAHANI



GO HOME



UN FILM DE JIHANE CHOUAIB

Avec GOLSHIFTEH FARAHANI, MAXIMILIEN SEVERYNN, FRANÇOIS NDIRI, JACOT ET HANES PAUL, JIHANE CHOUAIB. PRODUCTIONS NATHALIE TRAFERD, SAMIR MARIE BESSON. PRODUCTEURS GILLES TROPEA, PIERRE SARRAF. MONTAGE TOMMASO FIORILLI. MUSIQUE LAUD TROPEA. SON HENRI MARKOFF. BEATRICE WICK. ALINE GABROY. EMMANUEL CHOSSET. UNE PRODUCTION L'ORAN. MARIANNE KATRA. RÉCÉPTE ZENNA SAAB DE MEILLERIE. MONTAGE BEATRICE WICK ET BACHAR KHALIL. CO-ÉCRITURE BEATRICE WICK. VOYAGEUR EN SCÈNE GILLES TROPEA. SCÉNARIO YANNICK CHARLES. CO-ÉCRITURE JÜRGEN KUPKA. CRÉDIT EN RÉSERVE AU MOULIN D'ORANGE. CEO CENTRE DES ÉCRITURES CINÉMATOGRAPHIQUES. AVEC LE SOUTIEN DU TONINO FILM LAB — INTERCHANGE. BÉNÉFICIAIRE DE L'AID AU DÉVELOPPEMENT DU FILM FILM INSTITUTE. AVEC LA PARTICIPATION DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE. LE SOUTIEN DE FILMIMAGES L'OFFICE FÉDÉRAL DE LA CULTURE SUISSE. ZÜRCHER FILMSTIFTUNG. CENTRE DU CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL DE LA FÉDÉRATION WALLONNE. BIRKBEELLES ET LE VOY PRODUCE ET LE L'ANCHOA. LA CO-PRODUCTION AVEC DES RADIO TELEVISION SUISSE ENJAZZ. — A DUBAI FILM MARKET. MONTAGE © 2019 PARAISO PRODUCTION. DUBAI. MONTAGE EN POST-PRODUCTION. MONTAGE.

PROCEP ANGOA europe production prodeumus

PARAISO
PRODUCTION

THOMAS TROPEA

GOLSHIFTEH FARAHANI



DISTRIBUTION :

PARAISO

Martine Scoupe - Fournier
78 rue Orfila - 75020 PARIS
Tél. : 06 30 53 69 44
mscoupe@wanadoo.fr

PROGRAMMATION :

Marie Demart
Tél. : 07 60 06 46 66
mariedemart@yahoo.fr

RELATIONS PRESSE :

CINE-SUD PROMOTION

Claire Viroulaud
assistée de Mathilde Cellier
Tél. : 01 44 54 54 77
claire@cinesudpromotion.com

PROJECTIONS ASSOCIATIVES :

Martine Scoupe-Fournier
Tél. : 06 30 53 69 44
mscoupe@wanadoo.fr

PROJECTIONS PEDAGOGIQUES :

Nadia Meflah
Tél. : 06 71 65 77 65
nadia.meflah@club-internet.fr

GO HOME

UN FILM DE JIHANE CHOUAIB

Durée du film : 1h38 min
France / Suisse / Belgique / Liban / 1.55 / 5.1

Version originale français, arabe, anglais sous-titrée français



SYNOPSIS

Quand Nada revient au Liban, elle est devenue une étrangère dans son propre pays. Elle se réfugie dans sa maison de famille en ruines, hantée par son grand-père mystérieusement disparu pendant la guerre civile. Quelque chose est arrivé dans cette maison. Quelque chose de violent. Nada part à la recherche de la vérité. En chemin, c'est elle même qu'elle pourrait découvrir.

ENTRETIEN AVEC JIHANE CHOUAIB



D'où vient votre désir de cinéma ?

De l'écriture, je crois. J'ai toujours beaucoup écrit depuis l'enfance. Adolescente, je me suis rendue compte que c'était des images que j'écrivais : que j'essayais de capter des images en les écrivant et en les décrivant, alors que ce que je voulais, c'était les faire. J'ai pris des cours de théâtre, pour me rapprocher de ça. J'ai tenté le concours de Normale Sup mais il y avait au même moment une rétrospective Cassavetes... qui me semblait plus importante ! J'ai ensuite suivi des études de philosophie. J'avais le sentiment que je devais faire

ça pour moi, pour avancer. J'ai fait ma Maîtrise pour dire que le langage poétique et donc cinématographique parlait mieux et plus justement du réel que le langage philosophique, scientifique : rationnel. Je n'ai jamais voulu faire d'école de cinéma. Je passais beaucoup de temps à l'Accatone, à voir Pasolini, Warhol, des films japonais, tchèques, des films un peu sulfureux... Le cinéma me semblait avoir quelque chose de subversif que je trouverais plus dans la vie que dans les études. Je voulais faire des films comme mes copains se disaient "On va monter un groupe de rock !"

Comment y êtes-vous arrivée finalement ?

Un ami qui faisait, lui, des études de cinéma, m'a demandé d'écrire avec lui un moyen métrage. Puis il a commencé le casting et m'a fait venir. Puis il a commencé les répétitions, et m'a demandé de coacher... Pour finir, on a plus ou moins coréalisé le film. Après cela, j'ai écrit des courts métrages, trouvé des financements... C'était parti. J'ai réalisé des courts et moyens métrages qui tournaient tous autour de l'étrange. Mon premier film, autoproduit, était une réinterprétation contemporaine et un peu psychotique

de l'histoire de Jeanne d'Arc. Dans le suivant, *Otto ou des confitures*, trois soeurs mettaient leur frère en bocaux, et dans *Sous mon lit* la maison d'une jeune fille se transformait comme son corps, pour traduire son rapport à la sexualité... A l'époque, ces films étaient perçus comme des ovnis. J'ai eu assez facilement des financements du CNC, mais dans un contexte où malgré tout il y avait une sorte de chape de plomb naturaliste sur le court métrage : ça semblait presque immoral de faire autrement.

Vous vous êtes ensuite rapprochée du réalisme pourtant, avec un long métrage documentaire, Pays rêvé (2012).

En réalité j'avais *Go Home* en tête avant *Pays rêvé*. Mais lorsque la guerre a éclaté au Liban en 2006, l'envie de fiction a complètement disparu. J'avais toujours tourné en France, j'avais pensé *Go Home* pour le Liban, et d'un coup le Liban se trouvait à nouveau détruit... Il y avait quelque chose de presque indécent à vouloir en faire une fiction. Alors j'ai commencé à écrire ce documentaire, pour retrouver mon chemin vers le Liban, et vers ce film que je n'arrivais plus à faire. Les sujets des deux films sont d'ailleurs assez proches. Dans *Pays rêvé*, je me suis intéressée au Liban imaginaire de libanais en exil. Je les emmenais là-bas, pour les confronter à la réalité du lieu. Parmi ces exilés, une reporter de guerre racontait qu'elle avait eu longtemps le sentiment de ne pas avoir le droit de vivre alors que c'était la guerre là-bas (elle a grandi au Canada), ni de se dire libanaise alors qu'elle ne partageait pas cette expérience. Au moment du retrait des forces israéliennes, elle est allée sur place, à la frontière, et s'est fait tirer dessus : cette blessure lui a donné l'autorisation d'être libanaise. Pour moi, c'est ce documentaire qui a été mon passeport, et qui m'a rendu le droit de faire de la fiction.

Quels rapports entreteniez-vous alors avec le Liban ?

J'y suis née, et nous en sommes partis quand j'avais trois ans à cause de la guerre. J'ai grandi au Mexique, puis nous sommes partis à Toulouse, en banlieue parisienne et enfin à Paris. Du Liban, je gardais des souvenirs de petite enfance : un paradis perdu, mais qu'on voyait en même temps tous les jours à la télévision comme un enfer embrasé.... J'y suis retournée en vacances. Nous avions une maison de famille, inaccessible pendant la guerre, que j'ai redécouverte vers 17 ou 18 ans, à peu près dans l'état où Nada retrouve la sienne. Chaque fois que j'y revenais, je me sentais étrangère. J'avais perdu la langue sous le choc du départ, comme beaucoup de gens.

Diriez-vous que faire Go Home était une occasion de vous confronter aux souvenirs de cet "enfer embrasé" que vous n'aviez vécu qu'à distance ?

C'est surtout à l'amnésie collective du Liban que j'ai voulu me confronter ! C'est un pays dont la guerre civile a produit 17 000 disparus, fantômes errants, non-dits, encore sans sépulture – et dont il est impossible de faire le deuil. *Go Home* pour moi a été la tentative d'ouvrir la boîte de Pandore de nos mémoires d'enfants de la guerre, de réfugiés. Je voulais prendre le risque, par la fiction, d'aller voir ce qui s'y cache, d'affronter l'incompréhensible.

Quel a été le point de départ de l'écriture ?

Une image. Une femme avec une colonne vertébrale très droite, un air de défi sur le visage, un panache, et en même temps les deux pieds dans les ordures. Les ordures, la façon dont on les gère, c'est très emblématique de la guerre et de l'immédiat après-guerre, quelle que soit l'époque d'ailleurs. Très symbolique aussi. Quand votre jardin est devenu une décharge, c'est impossible de ne pas le prendre comme une insulte, alors qu'il est probable que ce ne soit pas le cas, que la maison était abandonnée et qu'il n'y avait plus de ramassage d'ordures, tout simplement...

C'est un personnage autobiographique, pour vous ?

Nada est inspirée de ma situation, pas de ma vie. Elle ressemble surtout aux personnages que j'avais déjà travaillés dans mes films précédents, des femmes en révolte contre la réalité, qui n'acceptent pas l'état des choses. Elle est attachée à un idéal plutôt passé qu'à venir, mais elle va apprendre à s'ouvrir, à éclore. L'éclosion, je trouve que c'est un mouvement très beau pour une femme, et une très belle chose pour une actrice à rendre dans son jeu.

En quoi Golshifteh Farahani était-elle l'interprète idéale pour ce rôle ?

Elle a beaucoup de fantaisie, un esprit très enfantin. Elle entre dans le jeu tout de suite, pas seulement au sens de jouer un rôle : elle aime jouer avec les gens, inventer quelque chose avec eux, ce qui était très important par exemple dans la manière d'être de Nada avec son frère, très enfantine. Golshifteh a tout de suite saisi ce côté du personnage, en même temps que son extrême solitude : même dans les moments dramatiques, Nada sait qu'elle est aussi un peu en train de jouer à ce drame et à cette guerre.

Comment avez-vous trouvé le reste du casting ?

Certains sont des acteurs professionnels, comme Maximilien Seweryn ou Julia Kassar, mais nous avons aussi recruté beaucoup de comédiens non-professionnels au Liban, notamment François Nour, qui joue Jalal, et qui est formidable. Il avait juste fait un peu de théâtre amateur. Pour l'occasion, il a retravaillé son accent parce qu'ayant vécu en France petit, il parle français presque comme un parisien... On ne s'en douterait jamais en voyant le film !

L'autre personnage principal du film, c'est la maison.

Je l'ai beaucoup cherchée, cette maison. Il y en a beaucoup au Liban, qui n'ont pas été restaurées depuis la guerre et restent comme des sortes de témoignages, des capsules temporelles. En revanche, très peu sont pratiques pour tourner ! Dans celle que j'ai choisie, tout était naturel. Il n'y avait pas besoin de faire des acrobaties pour cadrer, de tourner une partie des scènes ailleurs... Et puis elle avait sa personnalité : traditionnelle, mais on y sent aussi la personnalité de son propriétaire, quelqu'un qui se voyait un peu plus grand. Comme elle avait été plus épargnée, il a fallu faire sur les murs ce travail de grattage, de graffitis, de dessins, mettre de faux impacts de balles, suggérer la présence de l'histoire... Changer la texture et la couleur des murs, qui étaient très clairs. Or je voulais un fond suffisamment foncé pour que les visages puissent ressortir sur l'ombre. La peinture de Tàpies a été une référence importante pour moi à ce moment-là : ces superpositions de matière, cette idée de forme pas terminée, à moitié cachée dans la texture, très sensorielle. Je voulais trouver un équilibre entre le sentiment de la mémoire et la sensualité du toucher, qu'on sente la matière.



Comment fait-on, concrètement, pour faire sentir la matière ?

En filmant de près, de côté, avec des lumières rasantes pour faire ressortir le relief, comme si on pouvait le toucher. Je voulais qu'il y ait dans ce passé affreux dont on sent la présence quelque chose de beau, presque féérique, comme si Nada réenchantaient ce décor malgré les traces de violence et la poubelle – à travers l'utilisation des bougies par exemple. Dans le temps limité de ce tournage en cinq semaines, on privilégie bien sûr le jeu des acteurs, la matière vivante. Mais la maison a toujours eu un statut à part, bien plus important que le reste du village par exemple : elle est si investie de l'imaginaire de Nada qu'elle devient comme le reflet de son intériorité. Les autres lieux sont simplement des lieux.

Comment avez-vous travaillé formellement les flashbacks qui renvoient à l'enfance de Nada ?

Je ne voulais surtout pas leur donner une autre texture, comme on peut le faire avec du super-8 par exemple, mais au contraire qu'on soit dans une continuité formelle. Ce sont des souvenirs plutôt que des flashbacks, et la frontière entre les souvenirs et le présent ne devait pas être trop franche : il fallait qu'on ait l'impression de pouvoir tourner dans le couloir, et se retrouver vingt ans plus tôt... On a aussi parfois le sentiment que la petite fille se promène dans la maison du présent. De la même manière que pour moi la maison est à la fois une maison et l'intérieur de la tête de Nada, le passé n'est pas un passé objectif, mais aussi une circulation en elle, un film à l'intérieur du personnage.

Le travail du son est également fondamental dans votre appréhension très sensorielle du film...

Avec Béatrice Wick, ma monteuse son depuis quatre films, nous avons développé notre monde sonore et notre manière de faire. Elle travaille beaucoup les sons naturels mais n'a pas de banque : elle les fait ou les fait faire, au cas par cas. Et elle a une manière de travailler ces sons naturels qui fait qu'ils deviennent une musique en soi. Par exemple, la première fois que Nada se confronte à Jalal, en sortant de chez elle, l'ambiance sonore est chargée, on entend sans vraiment identifier : l'alarme d'une voiture, un moteur... Le son devient une présence à part entière, mystérieuse, une narration parallèle. La musique de film au sens propre est une chose à laquelle j'arrive rarement, parfois en cours de montage. Le travail du son devenant de plus en plus musical, on en vient parfois à de la musique au sens où on va intégrer un oud, ou quelques notes de violons, mais toujours de façon très organique, en harmonie avec les autres sons. En revanche, j'entends des chansons, comme cette comptine qui traverse le film : une chanson que connaissent tous les enfants au Liban, et dont Nada se souvient.

Go Home est un vrai labyrinthe sonore ; Nada parle un peu la langue, mais pas assez bien pour être à l'aise avec elle. De même, dans les bruits environnants, elle en reconnaît certains et d'autres qui ne lui sont pas du tout familiers. L'environnement sonore et l'environnement verbal ont le même statut de semi-étrangeté.

Les repères bougent sans cesse, ce qui est très important pour moi. L'étape du son, c'est celle où on lâche les amarres, ce qui permet au film de décoller, et au spectateur de renoncer à un rapport intellectuel à l'histoire, de se laisser porter par les sensations et l'émotion.

On n'est pas pour autant dans un rapport d'empathie totale avec Nada.

On me l'a reproché d'ailleurs, notamment dans l'écriture. Une fois que Golshifteh avait pris le personnage en charge, il y avait une proximité évidente... Mais on m'avait notamment demandé de faire un prologue à Paris, pour qu'on la comprenne mieux. Ça ne m'intéressait pas du tout. On exige très souvent des personnages féminins qu'ils soient aimables d'emblée. Or, un héros c'est avant tout quelqu'un qui fait mille erreurs pour arriver à son but. J'ai eu des retours d'hommes qui la trouvaient hystérique à la lecture ! J'ai une grande tendresse pour les personnages qui se trompent, et ne sont pas d'accord. Nada est simplement humaine, et sa quête est difficile. Je ne vais pas la faire pleurer à la séquence deux pour qu'on se sente plus proche d'elle, ou parce que c'est une femme.

Ces réactions de lecteurs correspondent assez bien à celles que Nada rencontre chez les villageois... Go Home, c'est aussi la vieille histoire de la guerre des sexes.

Tout-à-fait. On parle à son frère, pas à elle. C'est encore très vrai au Liban, même si ça dépend des milieux. Et c'est fait naturellement, sans méchanceté ! Ce qui est peut-être pire. Le frère de Nada apparaît d'emblée comme légitime : le monde est fait pour lui. Elle doit s'inventer une place.

Il y a quelque chose de très intemporel dans ce Liban que vous peignez, que l'on retrouve également dans la façon dont Nada s'habille par exemple...

Je ne voulais pas faire une reconstitution ni donner trop d'éléments historiques. *Go Home* est un film de l'après-guerre, mais qui pourrait aussi bien se situer au milieu des années 1990, car d'une certaine manière l'après-guerre a commencé là... La guerre n'est pas réglée, les questions sont toujours les mêmes. Les politiciens qui mènent le jeu sont des anciens seigneurs de guerre. Les criminels restés en vie sont des bourreaux ou des héros selon le point de vue, on se retrouve à les cotoyer à nouveau comme de simples voisins. Il n'y a pas eu de procès, ou quasiment pas... L'horreur dans une guerre civile c'est que tout le monde est coupable, même lorsque l'on n'a rien fait, même lorsqu'on est un enfant. Ces guerres sont tellement affreuses et sales que la culpabilité envahit tout, c'est de la culpabilité par association. Aujourd'hui, il est impossible de raconter cette guerre comme une histoire cohérente, commune, officielle. Chaque communauté, chaque quartier a sa version des faits. Tout le monde a peur de rouvrir les blessures et de raviver les querelles. Mais comment avancer et regarder l'avenir en maintenant

un tel angle mort, un tel non-dit ? Je suis convaincue que c'est à l'art et à la fiction, qu'il revient d'affronter ces questions. Malgré tout, je ne voulais pas que le sous-texte soit lourd. *Go Home* raconte une histoire très libanaise, mais aussi quelque chose de beaucoup plus universel sur le rapport à sa propre enfance, le fonctionnement de la résilience aussi. Cette histoire-là est la même quelle que soit le contexte.

Le montage a aussi son rôle à jouer dans ce jeu d'équilibre entre la petite histoire et la grande.

Avec mon monteur, Ludo Troch, nous avons fait un premier travail très naturel, assez instinctif. Puis j'ai laissé le film vivre quelques temps. Quand j'y suis revenue, j'ai réussi à faire les quelques coupes que je ne parvenais pas à faire : certaines scènes qui me faisaient plaisir mais... Au fond, j'y suis retournée pour rendre le film moins confortable. J'ai enlevé certaines explications, des répliques qui n'étaient pas nécessaires pour comprendre l'intention, des scènes qui rendaient le rythme général trop rassurant. J'avais envie qu'on soit un peu plus bancal, cela me semblait plus juste vis-à-vis du personnage : être dans son rythme à elle. Enlever les derniers petits échafaudages pour que le film vole un peu plus. Faire confiance à la poésie.

Pourquoi Go Home finalement ?

Go home, c'est quelque chose qu'on entend très souvent quand on est immigré. "Go home", c'est-à-dire "rentre chez toi". Et un jour, on rentre dans son pays d'origine, et on entend "go home" à nouveau. On n'est plus de là, on n'est plus chez soi. Parce qu'on a changé, et parce que le pays a changé. Alors, qu'est-ce que ça veut dire, "rentrer chez soi", aujourd'hui ? Qu'est-ce qu'"être chez soi", dans un monde où l'identité est réinventée par les migrations ? Chez soi, c'est où ?

Mon lien avec le Liban a été tissé par les souvenirs, les histoires, les sensations, les fantasmes... J'y suis née mais je n'y vis pas, j'y retourne mais je n'y ai pas de quotidien. C'est mon "pays rêvé", l'une de mes identités.

Et au-delà du Liban, où il a été tourné, *Go home* a plusieurs origines, comme moi.

Ces maisons ruisselantes, ces peintures qui s'écaillent, ces jardins-dépotoirs, cette sensation que tout se délite et que, malgré tout, c'est beau... C'est le Mexique d'Arturo Ripstein, le pays où j'ai grandi. Mais ce film a aussi un "home" nordique : les brouillards russes, les fantômes écossais... et les films de Bergman. Films d'intérieur, où, dit-il, "les obsessions intimes brouillent la représentation de la réalité".

ENTRETIEN AVEC GOLSHIFTEH FARAHANI



Comment définiriez-vous Nada ?

Je pense que Nada cherche une identité, une appartenance, une “maison à l'intérieur”. Et elle croit que pour trouver cela, elle doit chercher une “maison à l'extérieur”, posséder et reconstruire sa maison de famille. Elle est un peu perdue, comme beaucoup de Libanais que j'ai rencontrés à travers le monde. Mais elle va comprendre qu'il faut chercher la solution en soi.

Vous connaissiez le Liban ?

J'y suis allée une fois pour rendre visite à mon père qui y travaillait. Mais ce n'est que pendant le tournage, que j'ai commencé à comprendre ce pays. J'ai réalisé qu'il ne s'agissait pas simplement de l'histoire de cette fille, de cette famille, mais d'une histoire plus grande, métaphorique, l'histoire d'un pays. Et cette histoire est faite de plusieurs histoires contradictoires qui sont conformes à l'image du pays. Il y a plusieurs vérités au Liban.

Comment s'est faite la rencontre avec Nada ?

Avant les tournages, je suis toujours très angoissée, je ne trouve les personnages qu'en les interprétant. Je suis toujours inquiète à l'idée de ne pas rencontrer mon personnage. Cela peut prendre du temps. Il s'est passé la même chose avec Nada. Elle est venue. Et elle m'a parfois causé des soucis ! Lorsque je me retrouvais seule dans ma chambre d'hôtel, il m'arrivait d'être énervée sans raison, révoltée, en colère. Le personnage de Nada m'avait kidnappée, elle m'avait ensorcelée. Avec ce personnage, je n'ai jamais été aussi loin.

Que représente pour vous cette histoire d'ordures que Nada nettoie avec rage. Est-ce une obsession ? Comment l'interprétez-vous ?

Non seulement la maison est en ruines, mais le jardin est devenu au fil du temps un véritable dépotoir. Pour Nada, c'est un peu comme si on avait craché sur sa famille. En Orient, cracher sur quelqu'un représente un véritable affront, c'est presque un acte de guerre. Et c'est comme cela que le vit Nada, alors qu'en fait la réalité est beaucoup plus prosaïque : les gens ont pris l'habitude de jeter leurs ordures, comme ils le feraient dans un terrain vague. Nada s'est inventé une vérité qui l'arrange. L'ordure est symbolique et en nettoyant avec acharnement le jardin, Nada se purifie elle-même.

Avez-vous ressenti une résonance entre votre exil et celui de Nada ?

Je crois que c'est un peu différent car Nada a quitté son pays très jeune et donc est toujours à la recherche de ses racines. Quand on déracine un arbre tout jeune, il continue à grandir ailleurs sans trop de problème, mais quand on déracine un arbre de 25 ans c'est impossible de le replanter quelque part. J'ai quitté à cet âge l'Iran, donc pour moi il n'y a aucun doute, mon pays c'est l'Iran et nulle part ailleurs.

GOLSHIFTEH FARAHANI

Née à Téhéran, Golshifteh Farahani est la fille de l'acteur et metteur en scène de théâtre Behzad Farahani et d'une artiste plasticienne. Pianiste virtuose, elle intègre à 12 ans le Conservatoire de musique de Téhéran. Acceptée au Conservatoire de Vienne, Golshifteh Farahani refuse cette opportunité pour jouer dans son premier film : *Le Poirier* de Dariush Mehrjui, et remporte le prix de la Meilleure actrice au festival du film fajr de Téhéran en 1998. Elle enchaîne les tournages, dix-neuf films en dix ans, parmi lesquels *Mim mesle madar* (2006) dans lequel elle incarne une femme enceinte contaminée par les armes chimiques lors du conflit Iran-Irak - qui fait d'elle une héroïne immensément populaire dans son pays. Golshifteh Farahani jouera *Mensonges d'état* de Ridley Scott (2008) avec Leonardo DiCaprio et Russell Crowe. Elle deviendra la première actrice de la République islamique à franchir les portes d'Hollywood. *À propos d'Elly* d'Asghar Farhadi, Ours d'argent au festival de Berlin en 2009, sera le dernier film qu'elle tournera en Iran. L'actrice part vivre à Paris en 2008, et enchaîne les tournages de *Si tu meurs, je te tue* d'Hiner Saleem en 2010 puis *Poulet aux prunes* de Marjane Satrapi et Vincent Paronnaud en 2011. Dans *Just Like A Woman* de Rachid Bouchareb, elle partage l'écran et le prix de la meilleur actrice au festival de la Rochelle avec Sienna Miller. Elle sera en lice aux Césars pour le prix de du meilleur espoir féminin dans *Syngué Sabour* d'Atiq Rahimi. Elle retrouve Hiner Saleem pour *My Sweet Pepper Land*. En 2014 elle travaille une nouvelle fois avec Ridley Scott dans *Exodus*. Elle tourne en France dans *Deux amis* de Louis Garrel, puis dans l'adaptation des *Malheurs de Sophie* par Christophe Honoré dans lequel elle incarne Madame de Réan. La même année sous la direction de Joachim Ronning et Espen Sandberg elle jouera dans *Pirates des Caraïbes : Dead Men Tell not Tales*. Cette année, elle sera à l'affiche aux côtés d'Adam Driver dans *Paterson*, le dernier film de Jim Jarmusch ainsi que dans *Go Home* de Jihane Chouaib. Elle monte également pour la première fois en France sur les planches en interprétant *Anna Karénine*, mise en scène par Gaëtan Vassart, au Théâtre de la Tempête.

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

- 2016 **PATERSON** de Jim Jarmusch
- 2015 **GO HOME** de Jihane Chouaib
- LES DEUX AMIS** de Louis Garrel
- PIRATES DES CARAÏBES 5** de Joachim Rønning et Espen Sandberg
- LES MALHEURS DE SOPHIE** de Christophe Honoré
- 2014 **EXODUS** de Ridley Scott
- EDEN** de Mia Hansen-Løve
- MY SWEET PEPPER LAND** de Hiner Saleem
- 2013 **SYNGUE SABOUR** de Atiq Rahimi
- 2011 **POULET AUX PRUNES** de Marjane Satrapi
- 2009 **À PROPOS D'ELLY** de Asghar Farhadi
- 2003 **DEUX ANGES** de Mamad Haghigat
- BOUTIQUE** de Hamid Nematollah

JIHANE CHOUAIB

Jihane Chouaib est une réalisatrice française, née au Liban et élevée au Mexique. Son cinéma est sensuel, émotif, marqué par l'étrange et la violence intérieure. Elle réalise plusieurs courts et moyens métrages, dont *Sous mon lit*, présenté à la Semaine de la Critique de Cannes, ou *Dru*, au sein de la collection érotique Cyprine. *Pays rêvé*, son long métrage documentaire tourné au Liban, sorti en France en 2012, est qualifié de "manifeste poétique" par la critique. Dans *Go Home*, son premier long métrage de fiction, elle dirige Golshifteh Farahani, qui incarne avec intensité une femme aux prises avec son enfance perdue, les fantômes de son histoire familiale, les disparus de la guerre civile.

FILMOGRAPHIE

- 2015 **GO HOME**
- 2012 **PAYS RÊVÉ**, documentaire
- 2009 **DRU**, court métrage pour le long métrage collectif CYRPRINE
- 2005 **SOUS MON LIT**, moyen métrage
- 2000 **OTTO OU DES CONFITURES**, moyen métrage



LISTE ARTISTIQUE

Nada	Golshifteh Farahani
Sam	Maximilien Seweryn
Jalal	François Nour
Tante Nour	Mireille Maalouf
Colette	Julia Kassar
Costa	Mohamad Akil

LISTE TECHNIQUE

Scénario et réalisation	Jihane Chouaib
Image	Tommaso Fiorilli
Montage	Ludo Troch
Musique	Béatrice Wick
	Bachar Mar Khalifé
Son	Béatrice Wick
	Aline Gravoy
	Emmanuel Croset
	Henri Maïkoff
Production	Nathalie Trafford, Paraiso Production Diffusion
Coproduction	Samir, Dschoint Ventschr
	Marie Besson, Eklektik Productions
Production associée	Pierre Sarraf, Né à Beyrouth



